

POUÇOT: CONCEPTION ORALE, NAISSANCE ANALE. UNE LECTURE PSYCHANALYTIQUE DU CONTE TYPE 700

Nicole Belmont*

Il est généralement admis que les contes de tradition orale, et tout particulièrement les contes merveilleux, étaient destinés à la communauté des adultes, jeunes et vieux, alors que d'autres types de récits— contes d'animaux, contes ou chants énumératifs, etc.— étaient racontés aux enfants (Pelen, 1993). Cependant un certain nombre de contes merveilleux visait une audience enfantine. P. Sébillot parle de contes "qui ont trait à des aventures d'enfants, parfois mélangées de merveilleux [...] que les mères et les nourrices racontent le plus volontiers aux petits garçons et aux petites filles, en raison de leur forme simple et de leur trame peu compliquée" (Sébillot, 1881: 219). Ch. Joisten, pour sa part, cite parmi ces "contes d'enfants": *Le Petit Chaperon rouge* (T 333), *Rends-moi ma jambe* (T 366) *Les Enfants abandonnés dans la forêt* (T 327), *Pouçot* (T 700), *Ma mère m'a tué, mon père m'a mangé* (T 720) (cité par Pelen, 1993: 30-31).

Sans doute ces récits sont-ils courts et leur trame peu compliquée, comme le dit P. Sébillot, mais ils sont également parmi les plus terrifiants des contes merveilleux, marqués en particulier d'une très forte composante orale. Le thème de l'avalement du héros, ou de la menace de l'avalement, joue un rôle primordial dans le déroulement de la narration.

Ayant étudié un de ces contes types, *Ma Mère m'a tué, mon père m'a mangé* (T 720), il nous était apparu que l'ingestion du jeune garçon par son père faisait partie du processus de l'acquisition de son identité sexuée (Belmont, 1993). Cuisiné par sa mère de manière que la chair se détache des os, il est ingéré par son père, tandis que sa soeur collationne soigneusement les restes osseux qui se transformeront en oiseau. Cet oiseau, capable de dire, de chanter, sa propre histoire a désormais acquis son identité de garçon.

Un autre de ces contes merveilleux destinés aux enfants concerne également un jeune héros, mais renchérit sur le nombre des avalements. Il s'agit du T 700, *Tom Thumb*, dont S. Thompson affirme qu'il est un récit européen, bien répandu à travers tout le continent (Thompson, 1977: 87). P. Delarue le désigne comme *Pouçot* pour ce qui est des versions françaises, afin de le démarquer du *Petit Poucet* de Ch. Perrault qui, on le sait, emprunta le nom du héros du T 700 pour baptiser celui du T 327 B (Delarue). Ch. Joisten confirme que le T 700 "est considéré comme plus spécialement destiné aux enfants; souvent les conteurs le tiennent pour bagatelle et dédaignent le dire" (Joisten, 1956: 69).

S'il est permis de rapprocher les deux contes types sous l'angle de ce thème commun, une différence apparaît immédiatement quand on les confronte. *Pouçot* présente une tonalité encore plus archaïque que le T 720, en particulier parce que le héros est avalé non pas par son père, un humain donc, dans un mouvement qu'on pourrait voir comme une régression des générations, mais par des animaux. Selon notre hypothèse, les deux contes sont bien des récits destinés à l'enfance, dans la mesure où ils mettent en scène les stades du développement de la libido, du stade

*Laboratoire d' Anthropologie Sociale. Collège de France. 52, rue du Cardinal Lemoine. 75005 PARIS. France..

oral au stade phallique en passant par le stade anal, excluant l'étape ultime, le stade génital. *Pouçot* pose en outre le "deuxième grand problème qui préoccupe l'enfant" pour reprendre les termes de S. Freud¹: "d'où viennent les enfants [...] C'est la question la plus brûlante de la jeune humanité; qui sait interpréter les mythes et les traditions peut la détecter dans l'énigme que la Sphynge pose à Oedipe" [Freud (1908) 1969: 10]. Apparemment le T 720 ne pose pas cette question de l'origine des enfants, puisque toutes les versions présentent d'emblée des parents qui ont des enfants, en général un garçon et une fille. Il n'est pas certain cependant que cette "donne", pour reprendre l'expression de C. Lévi-Strauss, exclut complètement le problème, posé ensuite en un autre code, celui de la cuisine.

A travers les versions françaises du T 700, on tentera de montrer d'une part que le conte pose la question de l'origine des enfants et la pose dans les termes de l'imaginaire infantin, et d'autre part qu'il met en scène les trois stades de la libido —oral, anal, phallique—, pour lesquels il invente des figurations narratives extrêmement ludiques.

Le catalogue des contes français dénombre quatre-vingts versions, dont un grand nombre attribue au héros un nom qui rappelle le pouce: Pouçot, Poucet, Pouzet, Pezé, etc., rappelant *Tom Thumb* ou *Daumesdick*. Dans une zone géographique homogène, il est appelé d'un nom en rapport avec le grain: Grain-de-Millet, Millet, Pépéret (grain de poivre). Il s'agit du sud-ouest de la France, Gascogne et Languedoc. On trouve également des noms qui rappellent le poing—Plampougny, Pleinpouget, etc—, dans une zone géographique qui va du Dauphiné à l'Auvergne, en passant par le Lyonnais, parfois interrompue par la présence de la forme "Poucet"². On trouvera en annexe une version de ce conte.

M.L. Tenèze remarque que l'épisode, rare dans le corpus français où Pouçot conduit l'attelage de son père, alors qu'il est installé dans l'oreille du cheval ou du boeuf, semble d'origine germanique³. On n'en tiendra pas compte.

La majorité des versions françaises présentent d'emblée le héros "déjà là" et qualifié par sa taille minuscule: "Une femme avait un petit si petit qu'on l'appelait Plampougny" (Pourrat, 1989: 62). Une vingtaine raconte cependant sa naissance dans des termes suffisamment homogènes pour qu'il soit permis de tenter une analyse de l'épisode. Pouçot vient au monde alors que ses parents, dépourvus d'enfants jusque là malgré leur désir, parfois vieux déjà, font le pain. Plus précisément c'est la mère qui, préparant la pâte, la pétrissant, est importunée par les poules qui entrent et la lui mangent.

Un jour, il y avait une femme qui pétrissait. Les poules lui mangeaient toute la pâte. Cette femme alla demander à Notre Seigneur de lui donner un fils beau comme un grain de maïs. Le lendemain il lui donna donc un fils. "Dis, homme, comment l'appellerons-nous? —Eh! comme tu voudras. —Si tu veux, nous l'appellerons Millassou. —Eh bien, oui. —Millassou. —Plaît-il? —Viens me garder les poules. (version 42)⁴

Plus explicite encore une version du Bourbonnais raconte que la femme fait avec un morceau de pâte un petit bonhomme qu'elle met debout sur la huche en l'appuyant contre le mur. Elle émet le désir d'avoir "un enfant pas plus gros que ça". Peu après elle aperçoit un petit bonhomme "gros comme la main qui trotait

¹ Le premier étant "les énigmes de la vie sexuelle" [Freud (1908) 1969].

² Nous empruntons ces informations à M. L. Tenèze (Delarue et Tenèze, 1964: 614-617).

³ G. Paris y voyait en revanche un motif important qu'il a exploité pour soutenir une interprétation "astronomique" du conte, se référant à la théorie mythologique de Max Müller: la plus petite étoile de la constellation de la Grande Ourse serait Poucet, conducteur du chariot (Paris, 1875).

⁴ Les numéros des versions renvoient au Catalogue des contes français (Delarue et Tenèze, 1964).

dans la maison. —Qui es-tu? —Hé mère! suis le Gros-de-Poing. /.Que toi même a fait ce matin / Avec l'épondèle du pain" (version 31).

L'épondèle, c'est le restant de pâte avec lequel on fait une pâtisserie cuite en même temps. Au début d'un grand nombre de versions françaises du T 720, la mère fait aussi le pain ce jour là et promet une pâtisserie semblable à celui des enfants qui rapportera le premier un fagot de bois. Le lien entre cette friandise et les enfants n'est certes pas étonnant, puisqu'ils s'en régalaient. Mais ici la métonymie devient métaphore, ce morceau de pâte devenant lui-même un enfant, par des voies qui excluent la sexualité. Voie orale donc, puisque l'enfant est fait avec une matière qui se mange, mais voie qui n'exclut cependant pas l'analité.

Un homme et une femme commençaient déjà leur quarantaine et n'avaient pas d'enfant [...]— Que nous sommes malheureux! dit un jour la femme à son mari en mettant le levain dans la pâte. Et en disant cela elle laisse échapper un pet, écrase un morceau de pâte entre ses doigts et fait ... un enfant, tout éveillé, mais si petit, si grêle, que son berceau fut un sabot. (Joisten, 1971: version 47.1).

Trois gestes sont ici à l'oeuvre pour faire naître Gros-de-Pun: mettre le levain dans la pâte, en écraser un morceau entre les doigts, laisser échapper un pet⁵. L'action du levain dans la pâte a servi de comparaison pour expliquer celle de la semence masculine sur le sang féminin: métaphore de la procréation donc. Selon un traité hippocratique intitulé *De la Nature de l'enfant*, l'embryon est comme une pâte dans laquelle on a mis du levain et qui gonfle, se boursoufle, s'enfle et se recouvre d'une pellicule, car il est animé de deux souffles opposés, l'un chaud, l'autre froid, s'engendrant l'un l'autre, à la manière de l'inspiration et de l'expiration. Ces souffles sont nécessaires pour faire gonfler les semences mélangées et échauffées, comme le levain enfle la pâte⁶. Prenant la liberté de franchir les frontières du corpus français, on évoquera une version albanaise citée par G. Paris, où l'on conseille à un vieux et une vieille dépourvus de progéniture de souffler dans une outre pendant vingt jours et vingt nuits, au bout desquels ils trouveront un enfant à l'intérieur. S'étant conformés à cette recommandation, ils découvrent un enfant gros comme une noisette, qui garde cette taille (Paris, 1875: 21).

On comprend mieux pourquoi cet enfant vient au monde le jour où sa future mère entreprend de faire le pain. Une version de l'Issoire modifie quelque peu cette métaphore, en y introduisant une goutte de sang maternel comme composante supplémentaire, nécessaire à la création du petit garçon:

Un jour, la femme faisait son pain et pendant qu'elle était occupée à pétrir la pâte dans la main, les poules ne se gênaient pas pour entrer à la maison. —Si seulement j'avais un petit... pas bien grand, mais qu'il puisse au moins virer les poules. A ce moment elle se blessa au pouce; une goutte de sang tomba sur la pâte, et qu'est-ce qu'elle vit? Un joli petit qui riait, assis au fond d'une palisse /corbeille à mettre lever la pâte/. Elle fut contente. Elle l'appela Petit Pouce (Lavergne, 1964: 31).

Dans quelques versions françaises influencées par des récits italiens, la femme auparavant stérile se trouve confrontée à une multitude d'enfants, nés de pois ou de fèves qu'elle faisait cuire dans la marmite: autre figuration métaphorique d'une gestation "mijotée". Dans le T 720, la mère cuisine également

⁵ Une version du pays messin est encore plus directe : "Une femme, un jour, cuisait son pain lorsque tout à coup elle *peta* un tout petit, tout petit garçon" (version 6).

⁶ D'après une croyance venue des premiers siècles de l'Eglise, la Vierge Marie avait été fécondée par le souffle de l'Esprit-Saint pénétrant dans son oreille. Des représentations médiévales de l'Annonciation montrent le trajet du souffle. Pour E. Jones, le souffle n'est que secondairement celui de la respiration. Plus primitive est l'idée du souffle "comme quelque chose qui avale, projette, achemine ou expulse les aliments, se mêlant intimement à eux au cours de la digestion pour former [...] le pneuma interne [...] provenant de la décomposition intestinale" (Jones, 1973).

le garçon dans la marmite: on peut y voir une gestation socialisante, prélude à l'incorporation paternelle. Dans l'une de ces versions provenant du Dauphiné, une femme qui a beaucoup d'enfants conseille à une autre, stérile quant à elle, de mettre à cuire des haricots, dont certains une fois cuits sauteront de la marmite et deviendront des enfants. Mais tous sautent à terre et ces trop nombreux enfants réclament à manger, à boire, à dormir, etc. Elle les balaye tous dans la rue; l'un d'eux, cependant, a sauté dans la serrure et crie pour avoir du pain (Joisten, 1971: version 47.2). L'excès d'enfants ne vaut guère mieux que leur absence⁷.

Peut-on dire de ces naissances qu'elles sont comparables aux théories sexuelles infantiles? "On mange une certaine chose et cela vous fait avoir un enfant" [Freud (1908), 1969: 22]. Nous sommes, avec ce conte, aux prises avec des mécanismes à la fois plus primitifs et peut-être plus complexes. Plus primitifs dans la mesure où le processus de la conception et de la naissance est dissocié du corps même de la mère, qui n'est pas porteuse de l'enfant⁸. Et plus complexes, puisque c'est le langage de la figuration qui se charge de dire métaphoriquement et la procréation et la venue au monde.

Le troisième geste à l'oeuvre dans la version du Dauphiné auparavant citée— laisser échapper un pet après avoir mis le levain dans la pâte et après avoir écrasé un peu de celle-ci entre les doigts— fait intervenir un acte d'expulsion anale de la part de la femme, sans que, ici encore, on puisse imaginer, à la manière dont tout cela est dit, qu'ainsi elle mette au monde Gros-de-Pun. Les gestes sont dissociés, leurs conséquences sont comme inhibées, et cependant l'enfant est là, tout à coup présent, comme l'est, après tout, le nouveau-né dont seuls quelques indices laissent prévoir la venue au monde: entre autres, le gonflement du ventre de la femme.

Si la composante anale lors de la naissance de Pouçot se réduit à ce pet échappé à la mère, elle va, au cours de ses aventures, se déployer très largement, associée à la composante orale, avalement ou dévoration. En effet, l'enfant est d'abord englouti par une vache ou un boeuf, parce qu'il s'est caché sous un chou ou dans le foin. Et les intestins de l'animal abattu seront dévorés par un loup affamé. C'est dans cet épisode qu'est exploitée avec verve, voire complaisance, la mise en scène de la naissance anale.

Depuis qu'il avait ce petit homme dans le ventre, le loup souffrait terriblement de la colique. Au ruisseau il avala tant d'eau qu'il se débonda tout à coup. [...] à force de se démener Grain-de-Millet finit par se tirer d'affaires et courut se débarbouiller au ruisseau. Ce n'était pas sans besoin (Version 41).

En revanche la façon dont Pouçot est extrait de la vache évoque plutôt une naissance par césarienne: l'animal tué, éventré, ses entrailles sont jetées ou mises de côté pour être lavées. Mais l'enfant est enveloppé dans les viscères, comme le fœtus dans les membranes amniotiques: image infantile de la gestation. "Si l'enfant croît dans le corps de la mère puis s'en trouve enlevé, cela ne peut se produire que par un seul chemin, l'orifice intestinal. *L'enfant doit être évacué comme un excrément, une selle*" [Freud (1908), 1969: 21]. Parfois le récit condense l'épisode de la vache et celui du loup, pour faire expulser Pouçot dans une bouse: "La mère a attendu. Elle a attendu une belle

⁷Cf. La version donnée en annexe, *Pequeletou*, provenant de la région de Menton.

⁸Une version recueillie par F. Arnaudin dans la Grande Lande raconte cependant que la femme est enceinte après avoir émis le désir d'avoir un enfant pas plus gros qu'un grain de mil et met au monde un enfant conforme à son voeu (version 40).

bouse et Millet qui se débattait au milieu. Il en a été quitte pour un bon nettoyage" (Fabre et Fabre, 1978: 41).

Quelques versions redoublent l'image d'une gestation de Pouçot par un épisode qui se place entre l'avalément par la vache et la dévoration par le loup.

[... les tripes furent jetées sur le grand chemin. Une vieille femme passant par là vit ces tripes:— Oh! quelles belles tripes! ce serait dommage de les laisser perdre; et ce disant elle les fourra dans sa hotte. Elle n'avait pas fait dix pas qu'elle entendit une voix qui sortait de sa hotte et qui disait:—Toc! Toc! Le diable est dans ta hotte! Toc! Toc! Le diable est dans ta hotte! La vieille jeta là sa hotte et s'enfuit épouvantée (version 6).

Parodie de gestation dans la hotte d'une femme qui a dépassé l'âge de procréer, cet épisode n'a-t-il pour fonction que de fournir une figuration de plus pour exprimer une même idée?

Il faudrait également faire un sort particulier à l'ensemble des nombreuses versions collectées par Ch. Joisten dans le Dauphiné (Joisten, 1971). On y voit, chez certaines, une inflexion du récit vers une histoire d'"enfant terrible" (Görög *et alii*, 1980). Plumplum, avalé par l'une des sept vaches de ses parents, leur crie qu'il se trouve dans le ventre d'une autre, que l'on tue et où on ne le trouve pas, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes soient abattues.

On a tué la Bardella et Plumplum sortit tout merdeux. Alors, il saute vite dans un plat de lait pour se laver. Il saute vite sur une bobine de fil pour s'essuyer. Sa maman [...] prit la bobine [...] et la secoua dans le feu. Plumplum tombe dedans. Et il cria: —Je me brûle les os! Sa maman lui répondait: —Tant mieux, tu m'as fait tuer mes vaches, et maintenant je n'aurai plus de lait! (Joisten, 1971: version 47.4).

Dans d'autres versions de la même région, Pouçot suce le lait alors qu'il est dans le ventre de la vache qui n'en donne plus: une voix, venant du ventre de la vache, intime l'ordre à celle-ci de garder tout le lait pour lui. Ou encore, lorsqu'on trait l'animal, "il est tombé une grosse affaire, quelque grosse chose dans le lait": la servante est renversée, le lait répandu à terre, "et le petit est vite allé se cacher dans un coin". Mais les parents sont heureux de le retrouver (Joisten, 1971: versions 47.21 et 47.26). Qu'apparaisse ici le lait, liquide nourricier du nouveau-né, n'est sans doute pas étonnant, bien que l'occurrence en soit restreinte géographiquement parlant⁹.

L'impression générale que donne ce conte, plus forte sans doute encore pour des auditeurs que pour des lecteurs, est celle d'un *perpetuum mobile*, d'une circulation ininterrompue, celle du héros, jusqu'à la conclusion la plus souvent heureuse: son retour définitif chez ses parents. Circulation du héros, mais aussi circulation des notions, "transpositions de pulsions" peut-être même [Freud (1917), 1969]. L'enfant, comme les excréments, c'est quelque chose qui se sépare du corps en passant par l'intestin. Pouçot —on l'a vu— sort du loup, et parfois de la vache, comme un excrément. Les excréments, c'est le premier cadeau que fait le nourrisson à la personne aimée, et c'est seulement ensuite que la notion de cadeau revêt la forme de l'intérêt pour l'argent. Un épisode de *Pouçot*, dont nous n'avons pas encore parlé, introduit dans le récit l'argent, les richesses, que le héros transforme en cadeau. Sorti du loup par les voies que l'on sait, ou parfois avant d'être avalé par lui, il mystifie des voleurs en train de se répartir leur butin, qui s'enfuient ou même s'entretuent: "Grain-de-Millet

⁹ L. Röhrich signale l'extrême gravité de l'acte qui consiste à répandre le lait. "De leur vivant, des bergers, des vachers ou des chevriers ont renversé du lait ou ont laissé du fromage se gâter : devenus esprits errants, ils doivent expier leur méfait en fabriquant lait et fromage sur l'alpage où ils étaient autrefois" (Röhrich, 1982 : 29). Si la fabrication du fromage à partir de lait et de présure constitue bien une métaphore de la procréation (Belmont, 1988), ne faut-il pas voir dans le fait de renverser du lait un acte d'onanisme?

emporte l'argent des voleurs, revient chez ses parents.— Grain-de-Millet qui revient! Son père et sa mère ils le font rentrer, ils l'embrassent, et ils sont tous riches maintenant"(version 51).

Selon une autre modalité, Pouçot est vendu par son père, ou l'engage à le vendre, puis se sauve de chez son propriétaire. Ici l'enfant-excrément est directement équivalent à de l'argent¹⁰.

Il est encore une notion que Freud introduit dans ce jeu de transpositions: le symbole "Petit". Le "petit", c'est bien sûr l'enfant. Mais c'est aussi le pénis. On comprend ainsi le caractère indispensable du motif de la petite taille du héros, sans quoi le récit ne pourrait fonctionner. Motif toujours présent, même lorsque sa naissance n'est pas racontée, non plus que le désir du couple d'avoir un enfant, "même s'il n'était pas plus gros que le poing". Dans quelques rares versions françaises, l'enfant grandit jusqu'à devenir un géant ou, comme le raconte un récit du Dauphiné: "A mesure qu'il descendait de la montagne il grandissait. En arrivant on aurait dit un enfant de sept ans. Il grandissait et il se faisait petit à volonté. Il faisait comme il voulait" (Joisten, 1971: version 47.24).

Lorsque l'enfant entre en scène, les investigations sexuelles le reconnaissent comme *Lumpf* et l'investissent d'un intérêt érotique anal puissant. Le désir d'enfant reçoit un second renfort provenant de la même source lorsque l'expérience sociale apprend que l'on peut aussi considérer l'enfant comme [...] un cadeau [...] Les investigations sexuelles de l'enfant n'ont pu lui faire connaître de cet état de choses que ceci: l'enfant prend le même chemin que la colonne d'excréments; il est de règle que ses investigations ne lui font pas découvrir la fonction du pénis. Mais, pourtant, il est intéressant de constater qu'après tant de détours une correspondance organique réapparaît dans le psychisme en tant qu'une identité inconsciente" [Freud (1917), 1969: 112].

On peut s'étonner également que ces "identités inconscientes" soient mises en oeuvre dans un récit de tradition orale destiné aux enfants, et que la notion de "transposition" proposée par Freud trouve une équivalence narrative dans la circulation incessante du héros, ses passages à travers des corps d'animaux, ses voyages, ses aventures, depuis sa venue au monde jusqu'à son retour définitif chez ses parents marquant la fin du récit¹¹.

Il est cependant un motif que rien dans cet article de Freud ne permet apparemment d'élucider. Lorsque Pouçot se trouve dans le corps de la vache ou celui du loup, il prend la parole comme pour faire de l'animal un ventriloque: voix étrange, où l'on ne sait plus qui parle, de l'enfant ou de l'animal.

Il commença à appeler, à bramer: —Plus de foin! J'en ai beaucoup! Cette voix qui sortait du ventre de la vache effraya tellement la servante qu'elle courut en toute hâte vers le curé [...] Il dit tout de suite qu'il fallait emmener la bête et la tuer (version 31).

Mais c'est dans le ventre du loup que Pouçot utilise le plus ses facultés langagières, prévenant les bergers que l'animal s'approche des troupeaux: "Gare, berger, gare! le loup est après tes brebis" (version 40). "Prends garde, pastrissou, le loup guette tes moutons" (version 37)

¹⁰ Dans des versions d'Afrique du Nord, l'enfant est nommé "La Crotte", "Crotte-de-chèvre" ou encore Hamed la Crotte" (Joisten, 1956 : 23).

¹¹ Il faudrait cependant prendre en compte les quelques récits où Pouçot meurt, comme si l'échec des transpositions était aussi à envisager. Ainsi de la "suite et fin" de la version 42 : "Millassou. - Plaît-il? - Viens me garder les poules. Millassou y alla, et, en gardant les poules, une poule blanche le mangea. Sa mère l'appela, personne ne répondit. - Homme, je ne trouve pas Millassou! Cette poule passa par un pré, un rat fit "cuic", mon conte est fini". De même, deux récits d'"enfant terrible" provenant du Dauphiné se terminent par la mort du héros, brûlé dans la cheminée. Ceci pour nous rappeler que le jeu n'est pas sans danger et qu'il n'est pas possible de demeurer au stade oral.

Le berger, averti, éloigne ses moutons, si bien que le loup ne pouvant plus attraper aucune proie, affamé, plein d'effroi, se résout à expulser Pouçot, après avoir parfois consulté le renard, "médecin des animaux". Ou bien encore: "Le loup, entendant cette voix sortir de lui-même, eut tellement peur que la colique le prit. Avant de s'enfuir, il "fit" le Petit Pouce" (Lavergne, 1964: 33)

Ce conte, presque entièrement préoccupé par le thème de l'avalé et de la dévoration, n'omet cependant pas d'évoquer leur inverse: l'incapacité d'ingérer aucune nourriture, dans une sorte d'anorexie succédant à la boulimie. Mais cette non ingestion alimentaire laisse place à une autre sorte d'oralité: celle de la parole, du langage. Pouçot maîtrise désormais la parole car il a subi des passages à travers les lieux où circule la nourriture et d'où les excréments sont expulsés. Sa voix sort d'un lieu qui ne parle pas¹², précisément parce qu'on ne peut manger et parler en même temps. Il faut que la bouche soit vide de nourriture pour que la parole puisse s'y articuler. Le sevrage de l'enfant, qui marque la fin d'une nourriture ingérée de façon continue, le lait, inaugure le moment où une nourriture discontinue, prise bouchée par bouchée, permettra l'usage de la parole (Charuty, 1985; Belmont, 1989). La présence du motif du lait dans quelques versions du Dauphiné trouve ainsi une pertinence profonde supplémentaire.

Cette voix plonge dans l'effroi le loup qui se sent investi par une puissance étrange au plus intime de lui-même. Ici encore, un rapprochement s'impose entre le T 720 et le T 700. Le garçon devenu oiseau chante sa propre histoire. Son chant paraît étrange, mais beau, à ses auditeurs curieux et charmés. Ayant surmonté l'épreuve de son ingestion par le père, il a acquis la parole, il est devenu sujet. Du stade oral au sens psychanalytique du terme, il est passé à la maîtrise de l'oralité, c'est-à-dire de la pratique du langage.

Deux mouvements pulsionnels sont à l'oeuvre dans ce récit: incorporation et expulsion. Expulsion excrémentielle, mais aussi expulsion "flatulente", expulsion d'un souffle¹³. Le parcours achevé, cette expulsion d'un souffle peut devenir expression orale, acquisition et maîtrise de la parole, jusqu'à en jouer pour duper son adversaire.

On n'a pas suffisamment insisté —mais il suffit de se reporter aux textes eux-mêmes pour s'en apercevoir— sur l'extraordinaire gaieté de ce conte, sa vivacité, son allégresse même, caractères qui sont également celles du héros. Quelques versions le disent, de façon un peu maladroite, puisqu'en effet les autres n'ont pas besoin de l'affirmer pour qu'on saisisse la bonne humeur qui en émane: "Grain-de-Mil ne devint pas plus grand qu'il s'était trouvé en naissant, mais il était si gai et si content d'être au monde que c'était un plaisir de le voir" (version 40)

Il se différencie en cela du T 720, dont le ton reste sérieux, voire tragique ou encore mélodramatique dans la version des Grimm, réécrite, il est vrai, par son collecteur, Philipp Otto Runge. En outre, si le récit utilise sans réserves des figurations touchant à l'analité, rien n'y évoque la pulsion sadique. Les notions d'expulsion et de rétention y trouvent —on l'a vu— de multiples mises en scène,

¹² Sinon lorsqu'il est vide : quand on a faim, on a "l'estomac qui crie".

¹³ Dans quelques versions du Dauphiné, c'est dans un pet que la vache expulse Pouçot. "Le vieux grand-père qui en sait plus long que les autres envoie chercher à la pharmacie de la poudre de pet. On en donne à boire à la vache dans de l'eau. Tout à coup elle fait un pet qui projette Petit Jean jusqu'à la porte" (Joisten, 47.23). Dans quelques récits, le loup "pète" également le héros pour s'en débarrasser.

mais leur contrepartie sadique —destruction de l'objet, contrôle possessif— n'apparaissent en aucune manière.

Cette remarque nous ramène au problème plus général des stades. Nous disions que ce conte semblait une narrativisation des stades précoces de la libido: oralité, analité, stade phallique. Mais ce dernier n'est suggéré que par des "identités inconscientes" pour reprendre l'expression de Freud: l'équivalence entre "petit" et pénis, alors que c'est l'équivalence "petit" = enfant qui est exposée de la manière la plus insistante. Mais l'identité inconsciente contourne en quelque sorte l'obstacle du non dit, en suggérant l'identité enfant = pénis¹⁴. On avait noté en revanche que dans le conte type 720 le héros cuisiné par sa mère, avalé par son père, "ramassé" par sa soeur, devenait un oiseau, dont le symbolisme phallique est universellement attesté et dont les liens avec l'initiation traditionnelle des jeunes garçons a été amplement démontré par D. Fabre (Belmont, 1993). En dépit donc des convergences notées entre ces contes types, on s'aperçoit que les deux récits ne sont pas redondants. Ils ont leur leçon propre, leur style particulier, leur figuration caractéristique, une tonalité bien à eux, tout en traitant de thèmes proches. En outre, il serait vain d'y chercher une expression épurée et limpide des stades libidinaux. Les contes de tradition orale, sans doute particulièrement ceux destinés aux enfants, constituent une traduction en des termes figuratifs de l'intrication et des "transpositions" des pulsions infantiles et en proposent des résolutions à la fois imaginaires et symboliques.

¹⁴ La triple équivalence petit = enfant = pénis est au contraire bien repérable dans le désir de la mère d'avoir un enfant "même petit". "Une analogie organique entre pénis et enfant [...] s'exprime par la possession d'un symbole commun à l'un et à l'autre (le "petit")" [Freud (1917), 1969: 111].

BIBLIOGRAPHIE

- J. B. Andrews, *Contes ligures*, Paris, E. Leroux, 1892.
- N. Belmont, "L'Enfant et le fromage", *L'Homme*, 105, XXVIII (1) (janv.-mars 1988): 13-28.
- N. Belmont, "La Recherche du sens en ethnologie de l'Europe et en folklore", in *Actes du Colloque du Centre d'ethnologie française et du Musée national des arts et traditions populaires*, Louvain, Peeters, 1989: 283-287.
- N. Belmont, "Conte et enfance. A propos du conte *Ma mère m'a tué, mon père m'a mangé* (T 720)", *Cahiers de littérature orale*, n° 33 (1993): 75-98.
- G. Charuty, "Le Fil de la parole", *Ethnologie française*, XV (2): 123-152.
- P. Delarue et M.L. Tenèze, *Le Conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France*, II, Paris, Erasme, 1964.
- C. et D. Fabre, *Récits et contes populaires du Languedoc*, III, Paris, Gallimard, 1978.
- S. Freud, "Les Théories sexuelles infantiles" (1908), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969: 14-27.
- S. Freud, "Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal" (1917), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.
- V. Görög et alii, *Histoires d'enfants terribles (Afrique noire)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980.
- Ch. Joisten, *Le Conte de Poucet dans les Hautes-Alpes*, Gap, impr. Ribaud frères, 1956.
- Ch. Joisten, *Contes du Dauphiné*, Grenoble, Documents d'ethnologie régionale, 1971.
- E. Jones, *Essais de psychanalyse appliquée*, II, Paris, Payot, 1973.
- P. Lavergne, *Contes de l'Issoire*, S.I., Rougerie, 1964.
- G. Paris, *Le Petit Poucet et la Grande Ourse*, Paris, Franck, 1875.
- J.-N. Pelen, "La Littérature orale enfantine en domaine occitan", *Cahiers de littérature orale*, 33 (1993): 17-53.
- H. Pourrat, *Contes et récits du Livradois*, édition établie par B. Bricout, Paris, Maisonneuve et Larose, 1989.
- L. Röhrich, "Le Monde surnaturel dans les légendes alpines", *Le Monde alpin et rhodanien*, 1-4 (1982): 25-41.
- P. Sébillot, *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve, 1881.
- S. Thompson, *The Folktale*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1977.

PEQUELETOU

Une femme faisait, un jour, cuire des fèves dans un grand chaudron. Une mendicante se présenta à sa porte et lui demanda l'aumône: "Je ne puis rien vous donner étant très pauvre moi-même. —Pas autant que moi!" répondit l'autre. "Puisque vous avez quelque chose à cuire, donnez-moi un peu de ce qui est dans le chaudron, car je meurs de faim. —Ce sont des fèves, si je vous en donne une assiettée, ce sera autant de moins pour moi!". Alors la mendicante lui dit: "Eh bien, qu'elles deviennent autant d'enfants!" et elle s'en alla. Le feu s'éteignit et il sortit du chaudron autant d'enfants qu'il y avait de fèves, tout petits, qui se réunirent autour de la femme en criant: "Mère, mère, nous avons faim! —Mon mari me tuera s'il voit toute cette bande; mais je vais m'en débarrasser", se dit la femme. Elle prit un couteau, les saisit l'un après l'autre, leur coupa la tête d'un coup et les jeta loin. Quelques-uns eurent beau chercher à se sauver et à se cacher dans des caisses, des trous ou des tiroirs, ou derrière le balai, ils furent pris et eurent la tête tranchée. Lorsque la femme crut qu'il n'en restait plus, elle s'occupa de faire une tourte. Tout en travaillant, elle s'écria: "Si j'en avais gardé un, il m'aiderait maintenant. Je l'enverrais porter le dîner à son père". Une petite voix se fit entendre qui dit: "Mère ne vous tourmentez pas, il en reste un! —Où es-tu? Viens! —Non pas", répliqua la petite voix, "j'ai peur. Quand vous aurez tout préparé, je viendrai; mais pas avant". Lorsque la tourte fut prête, la femme en fit deux parts qu'elle mit dans deux paniers avec deux bouteilles de vin; puis elle dit: "Viens, maintenant". Du trou de la serrure elle vit sortir un petit bonhomme gros comme une fève qui dit: "Mère, vous m'appellerez Pequeletou et vous serez contente de moi". Alors, elle lui donna les deux paniers en disant: "Celui où il y a la bouteille de vin blanc est pour ton père, l'autre pour toi"; et après s'être fait indiquer le chemin, Pequeletou partit. Après avoir beaucoup marché, il trouva un petit ruisseau. "Comment ferai-je pour passer?", se dit-il. Alors il vit un pâtre auquel il dit: "Beau pâtre, faites-moi passer le torrent, je vous donnerai un verre de bon vin blanc!— Qui parle?, dit le berger, je ne vois personne".— Me comptez-vous pour rien", répliqua la même voix. Il s'avança et crut voir deux paniers qui marchaient tout seuls. "Que celui qui veut passer se fasse voir", cria le berger. Pequeletou monta sur le panier pour se faire voir et le berger le mit de l'autre côté du ruisseau. Avant d'arriver chez son père, la même chose lui arriva deux fois. Près d'arriver il trouva devant lui un tas de pierres. "Jamais je ne pourrai passer", se dit Pequeletou, et il se mit à crier: "Ohé! mon père, venez me prendre.— Qui m'appelle, dit l'homme, je n'ai pas d'enfants.— Vous en avez un, venez me chercher". L'homme vint et vit les deux paniers: "Où est donc l'enfant?— Regardez bien et vous me verrez!". Le père le vit enfin et se fit tout raconter. "Père, dit ensuite l'enfant, allez prendre votre repas, je surveillerai si aucun voleur n'arrive"; et il alla se mettre dans un petit trou du mur. Quelques instants après, il survint trois brigands: "Emportons ces instruments de labour", dit l'un d'eux; mais aussitôt Pequeletou se mit à crier: "Père, ô père, il y a des voleurs!". Ceux-ci regardèrent de gauche à droite et, ne voyant personne, dirent: " Qui peut nous surveiller!". La voix criait toujours: "Père, ô père, il y a des voleurs! —Attendons, dirent les hommes, et nous verrons". Bientôt après le père de Pequeletou arriva et ils lui demandèrent qui était leur surveillant. Le père leur répondit en montrant le trou du mur où était son fils. " Cédez-le nous pour quelques jours et vous deviendrez riche". Pequeletou fut obligé de partir avec eux. Chemin faisant ils lui dirent: "nous allons voler une vache dans l'étable que tu vois là; et, comme tu es tout petit, c'est toi qui fera l'affaire". Arrivés à l'étable

Pequeletou entra par le trou de la serrure et de là, cria: "Il y a des boeufs et des vaches, que faut-il prendre?". Comme toujours il répétait ces mots, le maître de la maison entendit et s'écria: "Aux voleurs! Aux voleurs!". Les trois hommes s'enfuirent laissant Pequeletou à la merci du propriétaire. Ce dernier ne vit personne mais la voix disait toujours: "Que faut-il que je prenne, un boeuf ou une vache?". Comme la voix venait de la serrure le maître avança sa lumière pour y regarder: "Vous allez me brûler, dit la même voix, si vous avancez encore la lumière!". Alors Pequeletou sortit de sa cachette et alla se réfugier dans la mangeoire des vaches et l'une d'elles, le prenant pour une fève, l'avala. Pendant ce temps le propriétaire entra, fit le tour de l'étable et ne trouva personne. Cependant une voix criait toujours: "Que faut-il prendre, un boeuf ou une vache? —Je ne comprends rien à tout ceci, dit le fermier; mais il me semble que la voix vient de l'estomac de cette vache; tuons-la et nous verrons après". On ne vit rien, mais on entendait toujours la voix qui répétait les mêmes mots. En dépeçant la vache on en laissa un morceau hors de l'étable. Un loup vint à passer qui avala le tout et Pequeletou avec. Pendant que le loup mangeait Pequeletou criait: "Sus au loup! Sus au loup!". Et ce dernier marchait sans jamais s'arrêter croyant que quelqu'un était à sa poursuite. A force de marcher le loup tomba épuisé de fatigue et mourut. Pequeletou sortit alors de sa cachette et s'en alla, courant à toutes jambes auprès de ses parents à qui il raconta ses aventures, leur faisant promettre que jamais plus ils ne l'abandonneraient ni ne le céderaient à personne.

(Conté par Madeleine Delicamp, in J. B. Andrews, *Contes ligures*, Paris, E. Leroux, 1892, n° 29).